

Publié via Bookelis

Illustrations de la couverture :
© Julien Tromeur / Adobe Stock

© Alex KIN, 2022

A. KIN
37250 VEIGNE

À mon mari, qui a pu choisir le programme télé toutes ces soirées que j'ai passées à écrire.

À mes filles, qui étaient curieuses de connaître le sujet du livre de maman.

À mon fils, qui a dit « Beurk » quand il a su que ça parlait d'amour.

(Il a ajouté « Moi je veux une histoire de guerre ».

La prochaine fois peut-être !)

Prologue

— À la tienne, ma Clo !

Le tintement des verres qui s'entrechoquent me sort de ma torpeur. Mon balcon est à peine assez grand pour y coincer deux fauteuils, mais c'est suffisant pour trinquer avec Émilie. La chaleur étouffante de l'été nous a poussées dehors à la recherche d'un peu d'air. Malgré la tombée de la nuit, la chappe de plomb continue de nous écraser. Mon ventilateur tourne à plein régime pour nous sauver de la liquéfaction. Seule solution pour nous rafraîchir : des bières frappées.

Nous avons une bonne raison de trinquer : ma vie va connaître un grand bouleversement. Il était temps, vu que dernièrement, j'ai connu une période très difficile. Depuis des mois, j'ai l'impression d'être coincée, la tête sous l'eau. J'ai besoin d'air. C'est ça, ou je deviens cinglée.

Le regard dans le vague, j'écoute Émi bavasser d'une oreille distraite. Je pense à ce qui m'attend. Je n'ai pas connu cette boule au ventre depuis longtemps, ce mélange de peur et d'excitation. Je me sens comme une collégienne qui se demande quels copains elle va retrouver et quels professeurs vont lui en faire baver. Demain, ce n'est pas seulement la rentrée des classes pour des milliers d'écoliers. C'est aussi mon premier jour dans mon nouveau boulot. Je frissonne à cette idée. Je suis morte de trouille. Voilà ce qui arrive quand on a des envies de changement, après il faut en assumer les conséquences.

Je réalise soudain que l'ambiance est devenue bien silencieuse. Émilie a dû en avoir marre de parler toute seule. Elle m'observe du coin de l'œil en souriant.

— Tu penses à quoi ?

— À ton avis ?

— Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer.

Je hausse les sourcils.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Elle fait mine de réfléchir puis se tape le front dans un geste théâtral.

— T'as raison, en fait je n'en sais rien. Ça va sûrement être l'enfer et tu regretteras toute ta vie d'avoir quitté ton ancien poste.

J'éclate de rire. Au passage, je manque de m'étouffer avec ma gorgée de bière.

— Merci pour ton soutien !

— De rien, ma grande, c'est cadeau.

Elle attrape une autre bouteille qu'elle ouvre d'une main experte. Elle la pose un instant contre son front pour apprécier sa fraîcheur puis la porte à sa bouche. Je tente de l'imiter, avec moins de succès. Alors que je lutte contre la capsule récalcitrante, elle me questionne.

— Tu as déjà rencontré tes futurs collègues ?

— Pas encore.

— C'est peut-être un repère de beaux gosses, suggère Émi d'un air intéressé. Tu ne vas plus savoir où donner de la tête.

Je soupire : elle ne changera jamais. Elle ressemble à un braconnier en quête de terrains de chasse inexplorés.

— Ce n'est pas une boîte de nuit, j'y vais pour bosser, pas pour draguer.

— C'est bon, pas la peine de ressortir ton refrain de la vieille fille qui mourra seule.

OK, je me tais. Mes amies ne veulent pas m'écouter, mais j'ai tiré un trait sur les hommes. Émilie en rajoute une couche.

— Tu fais peut-être la fine bouche, mais n'oublie pas les copines.

— Promis, si je trouve de la chair fraîche, elle est pour toi.

Nous trinquons à nouveau pour sceller cet accord. Elle a l'air satisfaite. Tant mieux, il en reste au moins une de nous deux qui croit en ses chances de rencontrer l'âme sœur. De mon côté, je vais me concentrer sur le travail. Ce boulot, c'est une opportunité de booster ma carrière, pas *Tournez manège*. Mon pauvre cœur brisé en a fini avec les histoires d'amour. Je dois me rendre à l'évidence, ce n'est pas pour moi.

1.

Je contrôle ma tenue dans le miroir de l'ascenseur : pas de jupe coincée dans la culotte, ni de maille filée sur mon collant, maquillage intact, tout va bien. Côté coiffure, ça laisse un peu à désirer : j'ai tenté de dompter ma chevelure de Barbie, mais comme d'habitude, elle n'en fait qu'à sa tête. Si la cabine est équipée d'une caméra de sécurité, le gardien doit se fendre la poire devant ma grimace pour vérifier l'absence de miettes entre mes dents.

Les portes s'ouvrent sur un *ding*. Je débarque avec appréhension en terrain inconnu. En dehors de Jacques Maillard, mon futur chef, et de la Responsable des Ressources Humaines qui en sait désormais plus sur ma vie que ma propre mère, je n'ai rencontré personne. Je n'ai jamais mis les pieds à cet étage, le royaume de la masse laborieuse.

Je me risque dans le couloir. Il donne sur un vaste espace. Les bureaux s'étalent à perte de vue, à peine séparés par des demi-cloisons. Un peu partout, des gens travaillent, certains seuls devant leurs écrans, d'autres regroupés autour d'un plan. J'entends des discussions animées, des sonneries de téléphones, ainsi que les *chuts* agacés de ceux qui réclament le silence. Des deux côtés de l'open-space, des parois vitrées délimitent des salles de réunion. Personne ne me prête attention. Je n'ose pas me jeter dans le grand bain.

Je suis censée trouver Hélène, l'assistante du service. Le problème, c'est que je ne sais pas où elle se cache, ni à quoi elle ressemble. J'imaginai qu'une enseigne lumineuse clignoterait pour m'indiquer le chemin de son bureau. Raté.

À l'accueil, on m'a donné quelques informations. J'étais tellement stressée que je n'y ai pas prêté attention. Maintenant que j'y réfléchis, cela n'a aucun sens. La fille d'en bas a dû se moquer de moi : première marguerite à gauche, deuxième poste. C'est quoi ce charabia ?

Je dois avoir l'air perdue car une bonne âme a pitié de moi et me propose son aide. Je lui sors mon histoire de marguerite, et miracle, elle comprend ce que je raconte. Elle me dirige jusqu'à un bureau puis demande alentour où se trouve Hélène. Il paraît qu'elle est allée porter un message à quelqu'un dans une boquette. J'espère de tout mon cœur que le package de bienvenue contient un lexique, voire un décodeur. Je suis aussi paumée que si je débarquais à Shanghai. Après quelques minutes d'attente, la fameuse Hélène nous rejoint. Je me présente. Elle me serre la main avec vigueur.

— C'est vous la nouvelle ? Venez, je vais vous montrer votre poste. Vous êtes installée dans la deuxième marguerite à droite, avec les autres ingénieurs du service.

À mesure que nous progressons dans l'agence, elle décline les identités et les fonctions de toutes les personnes que nous croisons. Autant vous prévenir tout de suite, je ne retiens aucune de ces in-

formations. Lorsque nous arrivons à destination, je prends mon courage à deux mains et interroge Hélène sur cette histoire de fleurs. Ma question semble beaucoup l'amuser.

— C'est la dernière marotte des grands chefs. C'est comme ça qu'ils appellent les groupes de bureaux.

OK, c'est juste un pompeux verbiage de manager. Elle me jette un regard entendu, je lui souris en retour. Ma marguerite, donc, est à moitié vide. Hélène égrène les noms de chacun en faisant le tour. Encore une fois, je n'enregistre rien. Le stress fait fonctionner ma mémoire de poisson rouge au ralenti.

— Vincent Tardy, il assiste à une réunion de chantier toute la matinée. Ici, c'est le bureau d'Alexandre Guérin, en congés cette semaine. Là c'est le poste de Benjamin Lepage, en déplacement chez un client, il revient cet après-midi. Ah, voilà enfin quelqu'un qui travaille : Odette, je te présente la nouvelle.

Si Hélène m'avait annoncée comme la pestiférée du mois sélectionnée pour tous les contaminer, son accueil n'aurait pas été moins chaleureux. La dénommée Odette détourne à peine le regard de son écran pour me serrer la main et marmonner un vague bonjour. Ses cheveux gris sont tirés en arrière dans un chignon dont pas une mèche n'ose dépasser. Ses yeux noirs se plissent derrière ses lunettes rondes à grosse monture et me jaugent le temps d'un examen rapide. Elle ne doit pas beaucoup apprécier ce qu'elle voit puisqu'elle se replonge aussitôt dans sa rédaction sans m'accorder plus d'attention. Moi aussi, je suis enchantée de la rencontrer.

Nous parvenons enfin à mon bureau. La table est vide, pas d'ordinateur.

— On n'a pas encore reçu votre poste. Normalement, il devrait arriver demain.

Hélène me prévient que le boss viendra me trouver quand il aura fini sa réunion, dans une heure environ. Elle me laisse en tête à tête avec le dossier du nouvel arrivant. Je me retrouve seule dans ce milieu hostile. Mon unique voisine feint d'ignorer ma présence. Je n'ai rien d'autre à faire que d'ouvrir le classeur devant moi, pour découvrir les secrets de mon employeur. J'y lis un certain nombre d'informations glanées pour préparer mes entretiens d'embauche. Grand groupe international, société classée parmi les principales ingénieries mondiales. Plusieurs dizaines de milliers de salariés. Je me sens comme une minuscule fourmi dans cette immense organisation. Mon boulot ? Chef de projet dans le BTP. Ça veut dire que je travaille toute la journée entourée de mâles de tout poil, ce qui fait rêver Émilie. Elle s'imagine que j'évolue dans un harem dans lequel je n'ai qu'à me baisser pour ramasser un homme, mais c'est – *un peu* – exagéré.

Le dossier qu'on m'a fourni se révèle barbant au possible. Des organigrammes, des notes de service... Mon attention est détournée par un groupe de femmes qui passent à côté de mon bureau en riant. Je me sens seule. Mon ancienne boîte me manque, mes collègues aussi, ainsi que mes petites habitudes. Après six ans là-bas, c'était devenu ma deuxième maison, je connaissais tout le monde. Ici, je ne peux compter que sur la compagnie de Miss Grincheuse et de cette paperasse indigeste. Je

regretterais presque d'être venue. J'essaye de me rappeler les raisons qui m'ont poussée à changer : une augmentation de salaire généreuse et de belles perspectives d'évolution. J'oublie le plus important : prendre un nouveau départ pour éviter de devenir folle. Pour le moment, cela ne me reconforte guère. Ce n'est pas ma jolie feuille de paie qui va m'accompagner boire un expresso et me raconter les derniers potins. De toute manière, je ne sais même pas où se cache la machine à café. Ça manque cruellement de signalétique dans les parages.

— Je vois que tu as eu droit au manuel du parfait employé.

Enfin un visage connu. J'en sauterais de joie ! Jacques Maillard, mon chef, le responsable du service Ouvrages d'Art. La petite cinquantaine sympathique, paternaliste juste ce qu'il faut.

— Tu as visité l'agence ?

— Non, pas encore. J'étais en train de me familiariser avec votre dialecte.

— Suis-moi. Je vais te présenter à tout le monde.

Il ne blague pas. Quand il dit tout le monde, c'est vraiment tout le monde. Il m'entraîne dans la tournée des grands ducs. Des dessinateurs, des techniciens, des experts, des assistantes. Génie Civil, Géotechnique, Infrastructures, tout l'étage y passe et même ceux du dessus.

Le bal des présentations continue au restaurant d'entreprise, situé au rez-de-chaussée de l'immeuble. Je vis un calvaire. Ce défilé de têtes, de noms et de fonctions me donne le vertige. Je serai bien incapable d'identifier qui que ce soit. Par deux fois, je reçois un sourire amusé en réponse à ma main tendue, mes interlocuteurs se rappelant très bien m'avoir déjà rencontrée alors que je n'en ai aucun souvenir.

À table, je m'assois à côté de Jacques. Quelques personnes me questionnent pour découvrir qui je suis et d'où je viens. Mais je me sens globalement exclue des conversations. Que c'est dur de s'habituer à un environnement différent. Après le repas, je remonte me cacher à mon bureau pour souffler. Mauvais calcul.

— Tiens, une nouvelle tête !

Ma marguerite s'est remplie pendant la pause-déjeuner. Deux hommes cessent leur discussion. Je suis à peu près certaine de ne pas les avoir déjà vus. Quasiment sûre. À quatre-vingt-quinze pour cent sûre. Ou à quatre-vingt-quinze pour cent pas sûre. Ils se jettent sur moi comme des prédateurs sur leur proie.

— Enchanté. Maxime Bourgeois. Le cadreur du service.

— Quoi ? Ne l'écoute pas. Benjamin Lepage, seul et unique ingénieur compétent dans les parages.

Un grognement s'élève du côté d'Odette. Maxime balaye son intervention d'un revers de la main.

— Ne t'inquiète pas. C'est sa façon de te montrer qu'elle est ravie de t'accueillir parmi nous.

Ouf ! Pendant les premières heures, j'ai eu peur que mes collègues se résument à Miss Grincheuse. Les deux nouveaux venus ont l'air bien plus sympathiques. À mon tour de me présenter.

— Clothilde Chopin. Dernière arrivée, j'espère être à la hauteur.

— Elle me plaît déjà !

C'est réciproque. Ils n'en ont pas fini avec moi.

— Tu veux prendre un café ?

— Avec plaisir – *génial, je vais enfin découvrir où ils ont planqué les réserves de caféine.*

À dix-huit heures, les bureaux commencent à se vider. Il est temps de rentrer chez moi, cette journée m'a épuisée. Après la pause, Maxime et Benjamin ont entrepris de m'expliquer par le menu le fonctionnement de l'agence. Ils ont cru bien faire mais ils m'ont noyée sous les renseignements. Au bout d'une heure, alors que ma tête menaçait d'exploser, ils ont dû interrompre leur flot d'informations digne d'une chaîne de hard news pour me laisser saluer Vincent Tardy, de retour de sa réunion de chantier. Je lui aurais bien sauté au cou pour le remercier d'avoir fait taire Tic et Tac, mais ce premier contact trop chaleureux aurait pu être mal interprété.

J'emboîte le pas aux collègues qui quittent l'immeuble. Dix minutes de marche pour rejoindre l'arrêt de tramway le plus proche. Six stations plus loin, le temps de traverser la Loire, et me voilà chez moi, à Saint-Martin, bourgade modeste au nord de Tours. J'ai passé toute mon enfance dans cette ville. Je me suis installée ici il y a deux ans, après m'être retrouvée à la rue du jour au lendemain. Je devais me reconstruire et j'ai trouvé que c'était une bonne idée de revenir dans ce quartier où j'ai tant de souvenirs réconfortants. Ma mère a parlé de régression, mes amies d'enterrement en grande pompe dans cette banlieue familiale où je ne pourrais ni sortir ni rencontrer quelqu'un, mais j'ai tenu le coup. J'avais trop besoin de ma madeleine de Proust, personne n'a pu me faire changer d'avis.

Je m'engage dans l'avenue qui mène à mon quartier, lorsque mon téléphone sonne : Morgane.

— Alors, tes nouveaux collègues, ils sont comment ?

— Horribles, une cata.

Elle travaille dans mon ancienne boîte. Elle m'en veut à mort de l'avoir abandonnée, je suis obligée de faire profil bas.

— Parfait. Mets fin à ta période d'essai et rapplique ici. Ça me fait mal de te dire ça, mais il n'y a pas un seul de ces idiots qui t'arrive à la cheville.

Elle me manque déjà. Morgane est une spécialiste des questions d'environnement. Nous avons travaillé ensemble sur une affaire, peu de temps après mon embauche. Elle m'a d'abord fait très peur, avant de me rendre compte qu'elle aboyait beaucoup mais ne mordait pas souvent, et la plupart du temps à bon escient. Nous avons vite sympathisé. Quand elle a découvert, horrifiée, que j'étais quasiment la seule femme de mon service alors qu'elle évoluait dans un vrai poulailler, elle a décidé de me prendre sous son aile. Au fil du temps, nous sommes devenues inséparables, au boulot

et en dehors. Notre amitié a contribué au rapprochement de mes collègues mâles avec les femelles de son équipe : nous comptons à notre actif la mise en relation de plus de couples qu'un site de rencontres. Elle me relance concernant mes projets pour le week-end.

— Toujours partante pour l'opération *Wedding planning* vendredi soir ?

— Toujours. Chez Virginie ?

— Yeap. Vingt heures tapantes. Ne sois pas en retard ou tu ne trouveras plus une goutte d'alcool à ton arrivée.

— Message reçu.

J'approche de ma rue et j'aperçois mon immeuble. C'est un vieux bâtiment en pierres de tufeau typiques de la région. J'adore cet endroit. Le confort y est plutôt sommaire, la façade aurait besoin d'un bon ravalement et l'isolation laisse à désirer, mais je ne changerais de résidence pour rien au monde car j'y ai trouvé mon nid douillet. Son emplacement sur les bords de Loire m'offre une vue imprenable sur le fleuve et ses bancs de sable qui se découvrent au soleil des beaux jours. En arrière-plan, le cœur de la ville de Tours bat au rythme des fêtes étudiantes et des brassées de touristes qui affluent, attirés par la proximité des châteaux. Non, vraiment, je ne voudrais pas bouger d'ici. Et puis l'absence d'ascenseur, c'est bon pour les fessiers.

Autre atout majeur de l'immeuble, la boulangerie qui en occupe le rez-de-chaussée. C'est un pur bonheur d'être réveillée tous les matins par les odeurs de pain frais et de viennoiseries. Une malédiction aussi, quand je dois résister à toutes ces tentations pour continuer à fermer mes pantalons. D'où le sport dans les escaliers...

Les filles appellent cet endroit le mouvoir. Pas pour l'âge du bâtiment, mais pour celui de ses habitants. Les trois-quarts de mes voisins arborent des cheveux blancs et sont équipés de cannes. Mes amies sont de sacrées rabat-joie. Il y a des avantages à vivre entourée de petits vieux. Par exemple, pas de fêtes bruyantes jusqu'à trois heures du matin. Moi qui cherchais un coin paisible pour me cacher, j'ai trouvé le lieu idéal. Je suis sûre d'être tranquille et c'est avec plaisir que je rentre après cette journée chargée.

2.

En retard. Je suis en retard, en retard. La chanson du lapin d'Alice tourne en boucle dans ma tête tandis que je dévale trois par trois les marches de l'escalier. Je me précipite dans la rue pour foncer vers le tramway, mais ma course est freinée par un attroupement devant la boulangerie. Que font tous ces gens ici ? On dirait que je suis en train de louper une distribution gratuite de pains au chocolat, mais ce matin je n'ai vraiment pas le temps de m'arrêter. Je suis victime d'une panne d'oreiller, alors même que j'ai un rendez-vous à neuf heures tapantes. En plus, mon patron m'a prévenue : il va me présenter à un client plutôt pointilleux. Traduction : un chieur en puissance. Si je leur fais faux bond avant d'avoir fini ma première semaine, je ne donne pas cher de ma peau.

J'arrive au bureau essoufflée et échevelée, mais à l'heure. La catastrophe est évitée de justesse. Le déroulement de la réunion confirme les dires de Jacques. Notre interlocuteur, maire d'une petite commune de la région, commence par s'emporter contre ce changement de chef de projet. Même s'il n'était pas pleinement satisfait de l'autre ingénieur, au moins il connaissait son affaire. Pourquoi vient-on lui mettre dans les pattes une gamine à peine sortie de l'école ? Il a autre chose à faire que de perdre son temps avec moi. Ce n'est pas ce qui était convenu, il va se plaindre en haut lieu.

Mon patron lui explique patiemment que mon prédécesseur a quitté notre société pour de nouvelles aventures. Il lui précise mon parcours professionnel, étale mes références comme de la confiture. Je me sens comme une vache de concours dont le paysan vante l'alimentation à l'herbe fraîche. Pourvu qu'ils ne cherchent pas à examiner mes mamelles... L'autre continue à geindre. Vous savez le plus difficile ? C'est que je voudrais lui coller une baffé dans sa face de cafard, pourtant, je suis obligée de rester stoïque et hocher la tête aux dires de mon chef. Je dois me justifier, détailler mes compétences. Lui préciser que lorsqu'on presse mon nez, il n'en sort plus de lait depuis un bail. D'après mes collègues plus vieux – *pardon, plus expérimentés* – on apprend à gérer ce genre de personnages avec le temps. Je doute d'être un jour capable de prendre des coups sans avoir envie de mordre en retour. En attendant, je fais bonne figure.

La rencontre se finit sur une menace en bonne et due forme. À la prochaine réunion, fixée la semaine suivante, j'ai intérêt à connaître le dossier sur le bout des doigts et savoir répondre à toutes les questions, sinon ce facho de bas étage me fera virer de l'affaire. Je suis à ça de lui balancer que je préférerais encore me jeter dans la Loire en crue avec des boulets aux pieds plutôt que de travailler avec lui. Je me mords la langue pour empêcher ces mots de sortir de ma bouche, je reste professionnelle et lui certifie que je serai fin prête pour ce grand jour.

Lorsqu'il passe la porte et s'éloigne dans le couloir en maugréant, je laisse échapper un « *Putain de bordel de merde, quel connard !* » libérateur, avant de me rappeler la présence de Jacques. Je m'excuse pour ce dérapage.

— Pointilleux, tu disais ?

— C'est ça. Si tu avais su que c'était un emmerdeur, tu n'aurais jamais accepté de bosser avec lui.

— Parce que j'avais le choix ?

— Bien sûr que non !

Il me faut une bonne dose de caféine pour décompresser. Cette journée a commencé sur de trop mauvaises bases. Direction l'espace détente, situé juste derrière mon bureau – finalement, il n'était pas si difficile à trouver. L'endroit est désert. J'appuie si fort sur les boutons du distributeur que j'en ai mal au doigt. Je ne fais pas attention à ma commande, trop occupée à maudire ce sale type. Je me retrouve avec une tasse de moka-caramel immonde qui finit au fond de la poubelle.

À nouveau, je martèle les numéros du clavier en essayant de me concentrer sur ce que je veux boire, tout en pestant contre cette foutue machine. Je tape nerveusement du pied en attendant que le gobelet se remplisse. Dans la précipitation, je me brûle et lâche un juron à haute voix. Le deuxième en moins de dix minutes. À ce rythme, ma réputation de charretière sera vite établie.

C'est alors que j'entends rire dans mon dos. Je pivote rapidement pour sermonner le goujat qui ose s'amuser de mes malheurs. Je suis stoppée net dans mon élan, pour deux raisons : la première, c'est que dans ma brusque volte-face, j'ai renversé une partie de mon café fumant sur mes doigts. La seconde, c'est que l'inconnu en face de moi est canon. L'espace d'un instant, j'oublie que je m'apprêtais à lui passer un savon. La seconde d'après, je reviens sur Terre en sentant la brûlure sur ma main. La surprise s'accompagne d'une nouvelle exclamation, encore plus sonore que la précédente. La charretière a frappé de nouveau. Mon inconnu continue à rire, tout en me tendant une serviette.

— Mauvaise journée ?

— On peut le dire. Je crois que cette machine m'a dans le collimateur.

— Je la savais capricieuse, mais pas vicieuse. Merci pour l'info, je vais me méfier maintenant.

Devant son sourire, j'oublie mon agacement.

— Désolée, je me suis levée du pied gauche ce matin et tout va de travers, j'ai l'impression que les dieux sont contre moi. Je sors d'une réunion avec un client encore moins coopératif que ce distributeur. Je voulais me calmer...

— Et voilà que cette fichue machine fait des siennes ? Tu as toutes les excuses pour être de mauvaise humeur.

Son regard produit un effet hypnotique sur moi. Je l'observe à la dérobée pendant qu'il apprivoise à son tour cet instrument du diable. Grand, des cheveux châtain indisciplinés. Et surtout, des yeux d'une couleur indéfinissable, entre le bleu et le gris. Son visage me dit quelque chose, nous avons dû être présentés à mon arrivée. J'ai rencontré tellement de monde que je suis incapable de

me rappeler qui il est. Cela me tue de l'avoir oublié. Je ne sais plus à quel service il appartient. Pas au mien, mais c'est ma seule certitude.

— Alors, qui est ce client qui te fait des misères ?

Cette politique maison du tutoiement est bien commode, pas de question à se poser. Nous devons avoir à peu près le même âge, j'aurais des difficultés à le vouvoyer. Je lui explique mes déboires. Il m'écoute avec attention. Visiblement, il a déjà eu affaire à ce genre de crétin ingérable car il me prodigue plein de bons conseils.

— Surtout, tu dois te montrer irréprochable face à lui, il ne faut pas lui donner une seule excuse pour te rentrer dedans. Je sais que ce n'est pas évident mais si tu arrives à passer le cap des premières semaines, il devrait se rendre compte que tu es compétente et il te lâchera la grappe. Après, si en plus d'être un con, ce type est misogyne, ce sera plus compliqué.

— Merci pour ces encouragements...

Il me sourit, ses yeux se mettent à pétiller. Il lève les mains en signe d'excuse.

— Je n'ai pas dit que ce serait facile. À côté de ça, tu dois trouver un moyen de te défouler. Tu peux coller sa tête sur un punching-ball et lui envoyer une bonne droite. Ou tenter les poupées vaudou.

L'idée de lui enfoncer de longues épingles dans les parties les plus sensibles de son anatomie n'est pas pour me déplaire. Nous sommes interrompus par la sonnerie de portable de mon interlocuteur mystère. Il vérifie le numéro.

— Désolé, je dois répondre.

— Pas de problème, il faut que je me remette au boulot.

— Bon courage pour ton intégration. N'hésite pas à venir me voir si tu as besoin d'aide.

Charmante rencontre ! Ma journée prend soudain un tour plus agréable. En regagnant mon bureau, je réalise que j'aurais dû regarder dans quelle direction il allait, pour repérer dans quel service il travaille. Cela me donnerait un indice pour découvrir son identité. Tous les pôles sont répartis dans des espaces bien distincts, pas question de se mélanger. À mon étage, Ouvrages d'art dans les premières marguerites, puis Infrastructures routières. À l'étage supérieur, Bâtiment, Géotechnique et Environnement. Encore au-dessus, les services administratifs. Cette géographie clairement définie pourrait jouer en ma faveur, mais le temps que cette idée lumineuse fasse trois fois le tour du trou béant qui me tient lieu de cervelle, je me retourne et il a disparu.

3.

— On va peut-être attendre les copines avant de rouler sous la table ?

Virginie me regarde de travers. Après ces quelques jours éreintants, j'étais tellement contente de retrouver les filles pour fêter dignement le week-end que pour une fois je suis arrivée la première chez Vi. J'ai foncé droit sur la carafe de sangria pour m'en servir un grand verre. Trop de jus de fruits, pas assez d'alcool. Deuxième dose. Je tente de me justifier.

— J'ai besoin d'un remontant. Je n'en reviens pas d'avoir survécu à cette semaine.

Virginie confisque la boisson. Défense de taper dans les réserves avant l'arrivée des autres, elle n'aura aucune pitié. En attendant le reste de la bande, j'erre dans son appartement. Olivier a débarrassé le plancher pour une soirée poker entre hommes.

Je marque une pause devant son musée des horreurs. C'est le nom que j'ai attribué à cet amoncellement de trucs bizarres. Virginie est maîtresse. Pas sadomasochiste. Quoique, pour s'infliger chaque jour une classe de trente morveux, elle doit avoir des prédispositions à l'autoflagellation. Elle est institutrice en maternelle. Je ne sais pas comment elle fait. Je n'aurais pas la patience pour supporter les caprices et les nez qui coulent, et encore moins les parents qui considèrent leurs petits monstres comme la huitième merveille du monde. Mais ça colle parfaitement avec le tempérament de Vi. C'est la femme la plus douce et la plus généreuse que je connaisse. Je l'ai rencontrée par l'intermédiaire de Morgane, elles sont cousines. J'ai toujours trouvé étonnant que deux personnes si différentes soient apparentées, comme si le loup et l'agneau pouvaient partager le même sang.

Morgane m'avait demandé la permission d'inviter Virginie à l'une de nos soirées entre filles. Elle vivait une période difficile et avait besoin de se changer les idées. Je n'étais pas ravie de jouer les baby-sitters pour dépre: onique au lieu de m'amuser. Mais je n'ai pas osé refuser, car on ne dit pas non à Morgane s: une raison valable. Et je ne l'ai pas regretté. Malgré ses soucis, Virginie ne voulait pas nous importuner et elle a tout fait pour que nous passions une bonne soirée. Sa gentillesse n'étant pas sa seule qualité, elle a mis à profit son sens de l'humour pour nous faire hurler de rire. Morgane n'a plus jamais eu besoin de me demander pour l'inviter.

Ses élèves doivent aussi apprécier notre institutrice maison, si j'en juge par la quantité de dessins, collages et autres colliers de pâtes qui s'entassent sur les étagères de son couloir. Émilie, qui vient d'arriver, me cueille en pleine contemplation d'une œuvre d'art, dont la signification profonde m'échappe complètement.

— Alors, Belinda, il paraît que tu as commencé la fête sans nous ?

Je déteste quand elle m'appelle comme ça. Gamine, elle trouvait mon prénom trop difficile à prononcer et m'avait surnommée Clo-Clo. Lorsque les adultes ont mentionné mon illustre homonyme, elle s'est mise à m'affubler des titres de ses chansons. J'ai piqué assez de colères à ce sujet

pour qu'elle prenne un malin plaisir à continuer. Quand même, Clothilde, ce n'est pas si compliqué, merde ! Au moment où j'ai compris mon erreur, le mal était fait. J'ai pris le parti de ne plus rien dire, en espérant qu'elle finisse par se lasser. C'était il y a vingt ans, j'attends toujours.

L'arrivée de Morgane sonne le début officiel des festivités. Virginie sert une tournée, puis sa cousine prend une voix de stentor pour lancer les hostilités.

— Mesdames, nous sommes rassemblées ce jour pour la phase 1 de l'opération *Wedding Planning*.

— Euh, Morgane, tu n'en ferais pas un peu trop là ?

— La ferme, on ne m'interrompt pas.

Elle me jette un regard noir. Je plonge le nez dans mon verre pour ne plus intervenir à mauvais escient.

— Je reprends. Je disais donc que cette soirée constitue la première réunion officielle d'organisation du mariage de rêve de Virginie.

Notre hôtesse est dans ses petits souliers. Lorsque Olivier lui a fait sa demande, au début de l'été, Vi a décollé du sol pour se poser sur un nuage rose bonbon. Elle est restée perchée là-haut quelque temps, avec un sourire aux lèvres qui ne la quittait plus. Mais sa mégère de mère s'est chargée de la faire revenir sur terre, en dégonflant son joli nuage comme on pique un ballon avec une aiguille, et l'atterrissage ne s'est pas fait en douceur. Jusque-là, Virginie ne voyait dans le mariage que ce moment de félicité où elle dirait *Oui* à l'homme de sa vie. Sa mère, avec toute la délicatesse qui la caractérise – à croire qu'ils ont échangé Morgane et Virginie à la naissance – a pris soin de remettre les choses dans leur contexte. Elle lui a fourré sous le nez la montagne de tâches qu'elle allait devoir accomplir pour préparer des noces dignes de ce nom. Pour Virginie, ça a été la douche froide, le bad trip après un bon shoot. Elle s'est retrouvée à respirer dans un sac en papier pour calmer la crise de panique.

Puisque notre amie ne pouvait pas compter sur sa génitrice, notre équipe de bras cassés a décidé d'intervenir pour l'accompagner dans l'organisation de ce grand évènement. Malgré tout ce que ce cirque peut remuer en moi, je ne laisserai pas tomber Virginie.

C'est ainsi que nous nous réunissons ce soir toutes les quatre, pour la « phase 1 de l'opération *Wedding Planning* », dicit Morgane qui a pris les rênes de notre commando de choc. Je me demande un peu ce que je fais là, car à part l'envie de donner un coup de main, je ne possède aucune compétence dans l'organisation d'un mariage.

Émilie, elle, a bien fait ses devoirs. À genoux devant la table basse du salon, elle y étale une douzaine de magazines nuptiaux. Nous nous asseyons à même le sol pour étudier son butin.

— Il y en a pour tous les goûts. Avec ça, on a de quoi faire !

Elle boit du petit lait : c'est une grande romantique. Elle se régale avec ces préparatifs, en attendant de s'occuper de ses propres noces. Pour cela, il lui faudra d'abord dégoter un fiancé qui tient la

route. Bien que son dernier prétendant sérieux se soit servi de son cœur comme d'un paillason, elle sait qu'elle trouvera l'amour. J'envie son optimisme.

Lorsqu'elle a quitté la Touraine pour suivre son compagnon à Marseille, j'ai perdu ma sœur. Nous avons grandi ensemble, toujours fourrées chez l'une ou l'autre. Pendant des années, nous n'avons pas passé beaucoup de journées sans nous voir. Alors quand elle est partie, ça a été un véritable crève-cœur. Je sais que cela fait partie des choses de la vie et que je dois accepter de murir, bla-bla-bla... Mais cela ne m'a pas réconfortée pour autant.

Et puis un beau matin, ce salaud n'a rien trouvé de mieux que de s'enfuir à l'autre bout du monde pour une mutation. Bah oui, une telle opportunité, tu comprends Émilie, ça ne peut pas se refuser. Il ne lui a pas demandé de l'accompagner. Il est simplement parti comme ça, en lui disant que peut-être, à son retour... Émi s'est retrouvée seule, loin de sa famille et de ses amis. Elle est rentrée au bercail en mille morceaux. Il nous a fallu du temps pour la remettre d'aplomb, même si l'intégration à notre petit groupe a bien aidé.

— Alors Vi, qu'est-ce qui te plairait comme mariage ? demande Morgane, qui commence à se prendre au jeu. Un truc grandiose dans un château, avec robe de princesse et cinq cents invités ?

Émilie et elle font grimper les enchères.

— Une voiture de collection pour arriver à la mairie ?

— Une calèche pour rejoindre la salle du repas ?

Bientôt, elles vont proposer que deux colombes blanches déposent le voile sur la tête de la mariée et que le promis remonte l'allée vers l'autel à dos de licorne. À côté de moi, je sens Virginie se crisper, son souffle s'accélère. Je lui prends la main.

— N'écoute pas ces deux cinglées et respire, d'accord ?

Elle serre un peu plus fort mes doigts et tente de faire bonne figure. Morgane et Émilie continuent de s'agiter comme deux folles, poussant des cris hystériques chaque fois qu'elles tombent sur un article présentant *LA* robe de l'année ou *LE* lieu incontournable pour célébrer ses noces. Je sens l'exaspération monter d'un cran.

— Arrêtez ça les filles, c'est n'importe quoi !

Elles sont coupées dans leur élan et me jettent des regards furieux. Ça ne m'ébranle pas.

— Vous croyez vraiment que ça aide Virginie, tout ça ?

La fiancée tente de sourire pour nuancer mes propos, mais c'est un échec, son rictus donne plutôt l'impression qu'elle va exploser en sanglots. Vexées, Morgane et Émi cessent leur manège ridicule. Je ressers un verre à tout le monde, histoire de calmer le jeu et détendre l'atmosphère. Émilie semble enfin se rappeler qu'elle n'est pas en train d'organiser son mariage.

— Tu as envie de quoi ? interroge-t-elle. Un truc romantique, ou plutôt chic ? Tenue de soirée, ou plus décontractée ?

— Je... Je n'en sais rien. Vous en pensez quoi, vous ?

Virginie perd à nouveau les pédales et nous supplie du regard de la sortir de ce mauvais pas.

— Ce n'est pas à nous de décider, lui rétorque sa cousine. C'est ton mariage, c'est à toi de dire ce qui te plaît.

— Mais je n'en ai aucune idée ! s'écrie Virginie.

Nous voilà bien. À force de penser toujours aux autres, elle n'est plus capable d'exprimer ce qui lui ferait plaisir, à elle. Je tente une approche différente.

— On fait fausse route, il faut reprendre depuis le début.

— Le début de quoi ? s'énerve Morgane. On n'a pas avancé d'un iota, on ne pourrait pas se trouver plus près du début.

— Je parle de ce qui a mené Virginie et Olivier à ces fiançailles. Leur rencontre, le commencement de leur histoire.

— C'est une bonne idée, valide Émilie. Je ne te connaissais pas encore à l'époque, raconte comment ça s'est passé.

Vi n'a pas l'air mécontente de mettre de côté les problèmes d'organisation.

— Je vivais une rupture douloureuse et j'avais un peu de mal à reprendre le dessus.

— Un peu ? grommelle Morgane. Tu étais une vraie loque. Une caricature de Bridget Jones au pire de sa forme.

— On peut dire ça, sourit Virginie. Et avec ta douceur et ta subtilité légendaires, tu as menacé de me sortir de mon appartement en me traînant par les cheveux si je ne me secouais pas.

— Impossible, s'amuse Émilie, ça ne ressemble tellement pas à Morgane !

Notre tyran lève les yeux au ciel.

— Heureusement que j'étais là, sinon tu aurais fini par mourir d'ennui. Les pompiers auraient retrouvé ton corps en décomposition sous une pile de cartons de pizzas, alertés par les voisins qui n'en pouvaient plus d'entendre le même CD de Mariah Carey tourner en boucle.

L'image me donne la chair de poule, mais c'est vrai que Virginie n'était pas belle à voir à cette époque.

— Je ne te remercierai jamais assez de m'avoir évité cette mort affreuse, se moque-t-elle en se penchant vers sa cousine pour l'embrasser, ce qui nous vaut un haussement d'épaules et une mine dégoutée. Morgane déteste les démonstrations d'affection. C'est pour les faibles d'après elle. Les forts, catégorie dans laquelle elle s'auto-inclut, sont dans l'action, pas dans les mamours.

— C'est vrai que tu m'as obligée à me remettre sur pied, j'en avais bien besoin. C'est à cette époque que tu m'as présenté Clo, ajoute Vi avec un clin d'œil à mon attention. J'ai refait surface petit à petit, jusqu'à avoir envie de m'amuser à nouveau. J'ai décidé de m'inscrire à un cours de danses de salon, rock, valse et tout ça, mais Morgane trouvait que c'était un truc de vieux.

— Et je le pense toujours.

— Mais Clo a pris ma défense, elle a dit à Morgane d’aller se faire voir avec ses idées bien arrêtées mais à côté de la plaque.

Émilie applaudit mon fait d’armes. J’en frissonne encore. À trop vouloir protéger sa cousine, Morgane avait tendance à essayer de lui imposer ses choix de vie. Elle n’a pas apprécié que je me dresse sur son chemin et ne m’a plus adressé la parole pendant une semaine.

— C’est là-bas que j’ai rencontré Olivier.

— Le coup de foudre ? demande Émilie. Ses yeux pétillent, elle attend la suite de l’histoire, en espérant une série de drames et de réconciliations comme dans les *Feux de l’amour*.

— Pas vraiment. Je le trouvais mignon et sympa, mais rien de plus. Au bout de quelques semaines, il m’a proposé d’aller boire un verre. Nous nous sommes retrouvés à la guinguette de Tours. Nous avons beaucoup discuté. Il y avait un groupe qui jouait, nous avons mis nos cours de danse à profit pour briller sur la piste. C’est là que ça a fait tilt. Il me plaisait beaucoup. Ce qui est drôle, c’est qu’il m’a révélé plus tard que c’est ce soir-là qu’il est tombé amoureux de moi. Alors la guinguette, ça reste un lieu un peu magique pour moi.

— C’est parfait !

Les filles se tournent vers moi. Elles ont l’air de se demander pourquoi je suis si enthousiaste alors que je connais cette histoire par cœur.

— Tu te sens bien ?

— Carrément ! C’est ça, la solution.

— La solution à quoi ? s’agace Morgane. Fini l’alcool pour Clothilde, elle commence à délirer.

— Arrête, je suis presque sobre. Je vous rappelle pourquoi on s’est réunies ce soir ?

— L’organisation de mon mariage ? tente Virginie.

— Exact. Eh bien, le problème est résolu !

Les trois autres continuent à me regarder avec leurs yeux comme des soucoupes.

— La guinguette, c’est ça qu’il te faut pour ta réception. Pas forcément celle de Tours. Mais il y a plein de villages en bord de rivière dans lesquels on pourrait trouver un endroit comme ça, magique. Les lumières qui se reflètent dans l’eau, la musique et la piste de danse.... Si la guinguette représente le lieu de l’amour pour toi, c’est là que tu dois te marier.

Je suis très fière de moi. C’est fou comme je suis douée pour les histoires de cœur des autres et tellement nulle pour les miennes. Les filles s’empressent d’évaluer ma proposition et le verdict tombe rapidement.

— Merde alors. C’est une idée fantastique, reconnaît Morgane. Comment as-tu pu penser à ça ?

— C’est vrai, Clo, j’adore. Je dois en parler avec Olivier, mais ça va sûrement lui plaire aussi. Nous allons avoir un mariage qui nous ressemble, c’est génial !

Je me relève pour saluer la foule en délire et savourer mon triomphe. Partant dans une grande révérence, mon bras tape dans la carafe de sangria qui fonce vers le sol et s'écrase dans un fracas de verre, de fruits et d'alcool. Les filles éclatent de rire.

— Ouf, on retrouve la vraie Clothilde. On est plus habituées à tes maladresses qu'à tes coups de génie !

4.

Cette semaine débute avec moins d'appréhension que la précédente. Je commence doucement à prendre mes marques et à apprivoiser mon environnement. Malgré tout, il me reste encore beaucoup de choses à apprendre. À mon arrivée ce matin, je tombe des nues en découvrant un inconnu dans ma marguerite. Le choc vient surtout du fait qu'il discute avec Odette. Je n'avais jamais vu Miss Grincheuse échanger avec qui que ce soit. Jusqu'à maintenant, elle n'avait émis que des grognements, je n'étais pas sûre qu'elle soit capable d'articuler des sons distincts. Et voilà que je la trouve en tête à tête avec un jeune homme. À bien y regarder, elle dispense son cours magistral et il l'écoute religieusement. Comment ce gamin a-t-il fait pour l'amadouer ? Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, un môme caché sous une tignasse blonde.

Ils s'interrompent à mon arrivée. Odette me lance son traditionnel coup d'œil condescendant. C'est beau de noter comme les bonnes habitudes se prennent vite. Quant au freluquet, il me tend la main et bafouille un « *Bonjour Madame* » avant de s'éclipser vers son poste. Madame ? La vache, j'ai vieilli de trente ans en trois secondes. S'il commence à me vouvoyer, je me pends avec le fil de mon clavier. En vérifiant où il s'installe, je comprends que je viens de rencontrer Alexandre Guérin, le stagiaire du service. Un bébé ingénieur en couche-culotte. Je n'ai pas le temps de me remettre de ma surprise, il ne me reste qu'un quart d'heure pour imprimer un rapport avant la réunion de pôle.

Je fonce au local reprographie pour m'acquitter de cette corvée. C'est le moment que choisit l'imprimante pour tomber en panne. Message d'erreur : « *changer le récepteur de toner* ». C'est quoi ce truc ? Je jette un regard désespéré vers la porte mais je n'aperçois que des visages inconnus. Je ne peux quand même pas aller me présenter en pleurant pour que quelqu'un ait pitié de moi et vienne m'aider. Je crois que je vais devoir affronter seule cette épreuve. Je me sens comme Hercule face à l'un de ses douze travaux. La copieuse a déjà dû être confrontée à d'autres empotés avant moi, car elle tente de me guider avec des instructions laconiques : « *ouvrir le capot 2* », « *tirer la molette B* ». Je plonge dans l'intimité de la machine et lui ouvre les entrailles. Elle me demande ensuite de préparer le nouveau bac. Après un tour désespéré sur moi-même, je repère une armoire avec tout le matériel nécessaire. J'y trouve la boîte du récepteur. Je le pose par terre et essaye d'extraire le module usagé de l'imprimante. Accroupie devant le capot, je le coince entre mon ventre et mon genou, le temps d'ouvrir le carton et d'introduire la pièce dans l'appareil. En équilibre précaire, je sens le vieux récepteur basculer, je le rattrape in extremis en même temps que je referme la dernière porte. La mécanique se met à ronronner, signe que ma mission est accomplie. Je suis tellement fière de moi que j'envisage de m'applaudir. Mais je réalise soudain que ma main est couverte d'encre poisseuse. J'ai dû renverser le contenu du bac. Mon regard descend sur mes vêtements, je me rends compte qu'ils sont également tachés. Ma blouse et ma jupe sont maculées de souillures,

on dirait que je me suis baignée dans l’océan en pleine marée noire. J’ai l’air d’un cormoran couvert de mazout. Je pourrais me coller des claques. Je ne vais jamais oser sortir de cette pièce et encore moins me présenter à ma réunion dans cet état. Je suis morte de honte : à peine huit jours depuis mon arrivée et je vais déjà leur révéler la godiche que je suis. Je me sens comme un pion sur un plateau de Monopoly, on va m’envoyer au chômage sans passer par la case *Départ*.

Je rabats la porte en me cachant derrière. J’essaye désespérément de trouver une solution pour remédier à ce désastre, mais aucune idée ne me vient pour m’en sortir dignement. J’en pleurerais presque. Soudain, je reconnais des voix dans le couloir. Je jette un coup d’œil par l’entrebâillement et distingue Tic et Tac qui se dirigent vers la salle de réunion.

— Pssst !

Ils s’arrêtent de discuter, sans parvenir à déterminer l’origine de l’appel. J’entrouvre un peu plus la porte et leur fais signe de me rejoindre avec un regard suppliant. Je referme rapidement derrière eux. Ils partent dans un grand éclat de rire en découvrant mon apparence. Je leur accorde quelques instants pour retrouver leurs esprits.

— Bon, ça y est, les gars ? On arrête de se fendre la poire ?

— Non, pas encore, laisse-nous deux minutes de plus.

Ils finissent par se calmer.

— Est-ce que vous avez une idée pour me sortir de ce pétrin ? Je ne peux quand même pas me balader partout comme ça.

— Effectivement, se moque Max.

— Attends, je réfléchis... J’ai bien une tenue de sport. Elle sera un peu grande pour toi, mais ça peut te dépanner.

En me voyant grimacer, Benjamin s’insurge.

— Si tu fais la difficile, débrouille-toi toute seule.

— Je me demande juste si des vêtements pleins de sueur feront meilleur effet que mes taches d’encre.

— Pour qui me prends-tu ? Je ne laisse pas mes affaires sales moisir dans mon casier. C’est une tenue propre, pour la prochaine session de running.

Je suis mortifiée.

— Excuse-moi, je ne sais plus ce que je dis. La réunion de service approche et je vais devoir me présenter devant tout le monde dans cette tenue, je m’en serais bien passé.

— Ne t’inquiète pas, on va voir ce qu’on peut faire pour toi.

Ils prennent des airs de conspirateurs et quittent la pièce furtivement. Je rabats la porte. L’heure tourne, j’espère qu’ils vont se dépêcher. Les minutes me semblent interminables. Maxime revient avec un T-shirt publicitaire orange à l’effigie de la boîte. Affublée de cet énorme logo sur la poi-

trine, on ne pourra pas me reprocher un manque de corporatisme. Je flotte dedans, mais il a le mérite de cacher la misère. Benjamin arrive peu après, avec un legging.

— Il appartient à Marie, une dessinatrice du troisième qui court avec nous le midi. Je lui ai fait les yeux doux pour qu'elle accepte de te le prêter. Tu auras moins l'air d'un clown que dans mon short extralarge.

Je ne sais pas comment leur exprimer ma gratitude.

— Les gars, je vous revaudrai ça.

— On compte bien là-dessus, on n'oubliera pas de te le rappeler.

Ils s'éclipsent pour filer à la réunion et me laisser me changer. Ce n'est pas la tenue idéale pour ressembler à une jeune cadre dynamique compétente et surtout saine d'esprit, mais ça aurait pu être pire.

Je rejoins la salle de conférence où tout le service est rassemblé. Je suis la dernière arrivée, et avec ma dégaine, je ne passe pas inaperçue. Une vingtaine de visages se tournent vers moi. Certains ont l'air surpris, mais d'autres sourient, comme s'ils étaient déjà habitués à mes excentricités. J'avise une place au fond de la pièce mais Jacques m'appelle à ses côtés, pour me présenter officiellement à tout le monde. Si certains doutaient encore de l'identité de cette folle, ils sont fixés.

Après ce beau moment d'humiliation, Jacques reprend le fil de son discours. Il dresse un état des lieux des missions de chacun et des affaires en cours. Cela me permet de me familiariser avec l'activité du pôle. J'observe mes collègues. Je suis loin de les connaître tous. Pourtant, je vais bientôt être amenée à travailler avec la plupart d'entre eux. Espérons qu'ils ne s'arrêteront pas à leur première impression sur mon compte.

Le reste de la journée, je rase les murs pour éviter de me faire remarquer, ce qui représente une vraie gageure avec mon haut fluo. Je vois arriver la fin de l'après-midi avec plaisir, pour pouvoir rentrer chez moi.

Je voulais réaliser un retour incognito, c'est encore raté. Comme la semaine précédente, un attroupement s'est formé devant l'immeuble. Si les boulangers continuent à brader leur production, ils vont finir par mettre la clé sous la porte.

Des éclats de voix me parviennent de la boutique. Je me fraye un chemin au milieu des badauds amassés. M. Petit, le maître des lieux, arpente son affaire en faisant de grands gestes. Les clients sont obligés de s'écarter pour éviter de prendre un coup au passage. Sa femme, Gislaine, trône derrière le comptoir. Mais au lieu d'encaisser les ventes, elle observe son mari, les yeux rougis comme si elle avait pleuré pendant des heures. Bon sang, qui est mort ? J'essaie de comprendre le problème en déchiffrant les vociférations de mon boulanger. Mais à part radoter son exaspération, il ne me fournit aucun indice. Je tente ma chance auprès de sa femme : je lui commande une demi-baguette et un pain au chocolat, mais elle ne semble pas m'entendre. Je commence à m'agacer.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

— Ce qu'il se passe ?

M. Petit fait volte-face et se plante devant moi. Tous les regards sont à nouveau braqués sur ma misérable personne. Ce n'est vraiment pas ma journée.

— Tu veux savoir ce qu'il se passe, Petite ? On nous fout dehors.

— Dehors ?

— La mairie nous jette à la rue. Nous avons reçu le préavis de notre bail la semaine dernière. Je suis désolée pour eux.

— Oh mince, c'est dommage.

— Un peu que c'est dommage. C'est pour cela qu'on ne va pas se laisser faire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Mais on va se battre, pardi !

— Se battre ?

M. Petit me toise comme si j'étais une demeurée.

— Oui, se battre. On ne va pas subir ça sans réagir.

Un combat à coups de croissants ? Je les laisse à leurs délires révolutionnaires. Décidément, j'en aurai vu de toutes les couleurs aujourd'hui.

5.

Heureusement pour moi, après ce démarrage tonitruant, les jours suivants se déroulent plus paisiblement. Au fil du temps, je trouve mes marques dans l'équipe. Maxime et Benjamin m'ont définitivement adoptée. Quant à Alexandre, du fin fond de sa timidité, il a l'air de s'habituer à ma présence. Odette se joint aussi à notre groupe pour manger, bien que je ne comprenne pas pourquoi. Elle semble nous considérer comme un tas de purin. En tout cas, quand elle nous voit, elle fronce toujours le nez comme si nous dégagions la même odeur.

Ce midi ne fait pas exception. Je déjeune avec eux, ainsi que la moitié du service. Pendant le repas, je regarde machinalement autour de moi. Je commence à connaître quelques personnes, je me sens moins perdue. Tout à coup, à trois tables de nous, je repère l'homme-mystère. Je ne l'avais pas revu depuis notre rencontre inattendue, j'en étais arrivée à me demander si je n'avais pas rêvé.

J'observe les têtes de ses voisins : aucune ne m'est familière. Cela ne va pas m'aider à découvrir son identité. J'ai bien envie de questionner mes collègues mais je ne peux pas. Encore un inconvénient à être *la nouvelle*. Avant, j'aurais lancé Morgane à la recherche d'informations. Dans l'heure qui suit, elle aurait pu m'établir un résumé de sa vie, depuis les prénoms de ses parents jusqu'à sa position préférée. Je n'imagine pas faire de même avec Tic et Tac, ils me prendraient pour la mi-naudeuse de service. Comment rester crédible dans ces conditions ?

J'en suis réduite à l'observer à la dérobée. Pas une seule fois il ne regarde de notre côté, occupé dans une discussion animée. Mes souvenirs ne mentaient pas : il est très beau. Il dégage un charisme fou. Pendant que je l'espionne discrètement, mes collègues s'écharpent sur le résultat du match de foot de la veille. Odette déclare forfait au bout d'un quart d'heure. Je finis par la suivre, cinq minutes plus tard. Je m'en fiche de savoir si l'arbitre a eu raison de siffler pénalty. Tout ce que je vois, c'est que l'heure de mon prochain rendez-vous approche. Je ne dois pas traîner si je veux prendre un expresso avant de partir. Il n'y a personne d'autre que Miss grincheuse dans les parages, c'est donc seule que je vais chercher ma dose de caféine. J'ai déjà la tête dans ma réunion à venir. Je suis si occupée à checker mentalement tout ce que je dois emmener que je ne l'entends pas arriver.

— Je suis content de voir que tu as réussi à apprivoiser cette machine.

Je me retourne pour lui répondre.

— Elle et moi, on a appris à se connaître, notre relation se passe bien. Je lui ai promis de ne plus lui taper dessus. En échange, elle ne renversera plus de café brûlant sur mes doigts.

Un sourire s'incrute sur mon visage et refuse de s'en aller. Je commençais à croire que notre rencontre n'avait jamais eu lieu. Pourtant, le voilà devant moi, toujours aussi canon. Je me retiens de le dévisager pendant qu'il choisit sa boisson. Il est plus grand que dans ma mémoire. Il a tombé

la veste, et ses manches de chemises relevées laissent apparaître des avant-bras musclés. Le genre de petit détail capable de m'émoustiller en un rien de temps. Clo, reprends tes esprits ! Il m'interroge sur mes déboires avec mon client. Il n'a donc pas oublié notre discussion. J'aimerais en apprendre plus sur lui mais il me pose beaucoup de questions. Il veut en savoir plus sur l'endroit où je travaillais avant, mon intégration dans mon nouveau poste, ma relation avec l'équipe. Il a vraiment l'air de s'intéresser à mes réponses. Je ne vois pas le temps passer. La vibration de mon portable finit par me ramener sur Terre. Je vérifie l'écran de mon téléphone : départ en réunion dans quinze minutes.

— Je dois y aller. Mon client préféré va m'attendre, il ne faut pas que j'arrive en retard.

— Tu ne m'as pas expliqué, tu as choisi quelle technique pour garder ton calme ?

— En fait, je vais tenter quelque chose de personnel. Je te dirai si ça marche.

Je prends congé sans avoir obtenu la moindre information à son sujet. Cet homme reste une énigme. Cette fois, je pense à regarder dans quelle direction il part, mais il s'arrête chez Jacques. Je n'ai pas le temps d'attendre la fin de leur échange pour en savoir plus. Je suis tout de même rassurée de les voir parler ensemble : au moins, je suis sûre que ce type n'est pas un fantôme ni le fruit de mon imagination.

Et pourtant, peu importe. Il est beau gosse, il semble gentil et prévenant. Conclusion : il n'est pas pour moi, à moins de souffrir d'un énorme vice caché. Croyez-moi, c'est l'histoire de ma vie. Tous les hommes qui me montrent un peu d'intérêt se révèlent toujours être des gros nazes. Les autres, les types bien, passent leur chemin sans même m'accorder un regard.

Je ne suis pas aigrie, juste fataliste. Avec mon esprit cartésien, je suis bien obligée de voir la vérité en face. Il n'y a que les idiots qui n'apprennent rien de leurs expériences. Mais j'en ai pris mon parti. Maintenant, quand un homme s'approche de moi, je m'amuse à essayer de deviner son vilain secret. Ces messieurs sont très inventifs, ils arrivent encore à m'étonner. Alors, que me réserve celui-là ? Surprise !